

« On le lit avec la rage au coeur ou la peur au ventre. [...] Un roman visuel, rythmé par le rock et les feuillets télé. »

Gilles Heuré
Télérama, 16 avril 2011

La périphérie justement, qui désigne pudiquement d'autres poumons de Buenos Aires, pauvres, violents, que Borges avait abordés dans *L'Homme au coin du mur rose*. Leonardo Oyola (né en 1973) en fait l'univers de *Golgotha*, roman brûlant situé dans la « villa » Scasso, banlieue déshéritée dont il est originaire et à laquelle il revendique son appartenance. Les flics sont du quartier, mais n'hésitent pas à y mettre le feu pour venger un des leurs, au risque de déclencher une guerre urbaine. On le lit avec la rage au coeur ou la peur au ventre, mais il faut encore en connaître les codes. Olivier Hamilton, son traduc-

teur français, a dû se documenter pour décrypter au mieux les composantes de cet univers : le *lunfardo*, l'argot argentin actualisé et transformé en verlan, le vocabulaire des *hinchas*, les supporters de football, et toutes les croyances qui s'y mêlent. « *La religion tient une grande place, explique le traducteur, mais c'est surtout celle des voyous qui est intéressante, avec ses martyrs, ses symboles, ses applications très "païennes", comme les tatouages en guise de protection contre les balles. C'est donc un univers, une mentalité et un ensemble de codes méconnus qu'il a fallu restituer pour ne pas tomber dans le misérabilisme ou les clichés "gangsta".* » Un roman visuel, rythmé par le rock et les feuillets télé, mais Oyola a d'autres références : Guillermo Orsi, Ernesto Mallo (auteur de *L'Aiguille*

dans une botte de foin, polar dans lequel un policier enquête pendant la dictature), Roberto Arlt ou Enrique Medina. Pour le reste : « *J'ai beaucoup lu, mais j'adore les westerns, les westerns spaghetti, et quand je m'assois pour écrire, je me gave de musique.* » Des sons et des images qui auraient certainement heurté Jorge Luis Borges – lequel supportait à peine le jazz ou « *la sonnerie du cinématographe* »... La rue Maipú, où il conversait avec Sabato (2), est pourtant bruyante. Comme le sont Corrientes et les autres interminables artères de la ville.

« On en remonte à bout de souffle. Écriture dense, mise en scène en forme de western moderne, vengeance latine, emportement religieux aveuglant, cette scène de quelques jours à peine au fond des favelas argentine donne le vertige. Avec un sens impressionnant du récit épique, Leonardo Oyola se fait le chroniqueur d'un quartier, d'un état dans l'état, avec ses lois non écrites mais gravées dans le sang de tout habitant.

La fatalité, voilà à quoi pourrait se résumer ce roman. Une fatalité de tous les instants. »

Sébastien Gendron, Petit Laboratoire des potentialités globales

« C'est tout cela, dans sa sauvagerie, dans son incohérence, dans son désordre, mais aussi dans son énergie brute dont rend compte *Golgotha*. Ce n'est pas aimable, ce n'est pas agréable, mais il est sans doute difficile, voire impossible d'en parler autrement. »

JM Laherrère sur le site actu-du-noir

Entretien avec Leonardo Oyola, par Eric Bonnargent Magzine des livres, avril-mai 2011

18

ENTRETIEN

La violence de Leonardo Oyola

Parce que les écrivains argentins les plus connus et les plus lus en France sont Arlt, Borges et Cortázar, les lecteurs français ont une vision quelque peu surannée de l'Argentine. À lire Golgotha, on constate que l'indolence et la qualité préte aux Argentins ne sont plus. Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de cette violence qui, à votre lire, semble régner aux périphéries de Buenos Aires ?

C'est douloureux à admettre, mais ce n'est pas un fait nouveau : qu'on le veuille ou non, il existe dans mon pays une corruption institutionnalisée et impunie, et nous, les Argentins, en tant que société, avons développé un haut niveau de tolérance à l'égard des commerces illicites. Lorsqu'on parle de l'Argentine, on fait généralement référence à la capitale fédérale, qui n'est qu'une partie de la province de Buenos Aires. C'est dans la zone qui entoure la capitale, le *conurbano bonaerense*, que la vie est la plus dure, voire, si l'adjectif a du sens, la plus sauvage. Le manque d'éducation et la misère qui dominent rendent tout plus « primitif ». Et, face à un corps policier dépeuplé et mal préparé pour offrir un encadrement convenable, la justice individuelle et la loi du Talion sont bien plus courantes que nous voudrions l'admettre publiquement.

Lagarto, le narrateur, est un flic débauché dont le métier *protège* à regarder ailleurs, à faire celui qui n'entend pas. À l'inverse, Calavera a regardé, entendu... et la guerre a été déclenchée entre la police et les villos. Y a-t-il une volonté délibérée des autorités d'abandonner les villos aux trafiquants ?

Certains lieux particuliers possèdent leurs codes propres, presque cancéreux. Celui qui vit là, celui qui sort de prison puis retourne vivre à la villa s'attire le respect. Le destin consiste à rester vivre à la villa ou à en partir, point. Le destin est d'atteindre ses 18 ans. Pour une femme, il consiste à atteindre ses 18 ans sans être tombée enceinte, sans avoir de famille à charge. Il reste alors encore une chance de sortir du bidonville. Mais dans le cas contraire, la pente à gravir sera dix fois plus rude. Pour un garçon, avoir 18 ans signifie mettre le turbo et aller travailler légalement, ou bien - s'il y a déjà un défilé - se consacrer professionnellement à la délinquance, en sachant que les peines infligées seront beaucoup plus sévères après la majorité. L'entretenu public et les gouvernements en place sont débordés par cette réalité. L'abandon de ces territoires peut être interprété comme une espèce de névrose tacite : « On ne s'implique pas, on regarde ailleurs, et vous ne vous comportez pas trop mal. » D'un certain point de vue, cela fonctionne, parce que la situation se maintient.

Vous écrivez que « la reine d'entre les reines n'est pas la mère du Christ. [...] La reine d'entre les reines, ici et n'importe où ailleurs, est et sera toujours la violence. Parce que ça, c'est une mère... la mère de tous les maux. Celle qui nous galvanise. » Croyez-vous vraiment que seule la violence anime les hommes ou qu'elle soit inévitable ?

La violence, nous la portons sous en nous de manière latente. Malheureusement, elle est monnaie courante dans des contextes de marginalité et de pauvreté. Elle y est du moins plus visible. Dans mes autres romans et dans mes nouvelles, je filtre constamment avec les genres littéraires. J'aime beaucoup le fantastique et l'humour. Mais je ne traquais pas avec mes lecteurs : les familles et les monstres ne me font pas peur, mais un type qui prouve une arme chargée, si. Pour revenir à votre question sur la violence, la Bible place

Propos recueillis par Eric Bonnargent et traduits de l'espagnol (Argentine) par Judith Vernant

En septembre dernier, les Éditions Asphalte publiaient *Les Eaux-fortes de Buenos Aires* de Roberto Arlt, un recueil de chroniques écrites entre 1928 et 1933 pour le journal *El Mundo*, dans lesquelles était décrite la vie des faubourgs portégers et de ses figures légendaires : ses oisifs, ses paresseux et ses machos. Cet art de vivre que les lecteurs européens s'imaginent souvent être toujours la caractéristique de la capitale argentine n'existe pourtant plus depuis longtemps. En publiant aujourd'hui *Golgotha* de Leonardo Oyola, les Éditions Asphalte nous font découvrir un autre Buenos Aires. Les faubourgs où l'on dansait le tango ont cédé leur place aux villos misérial, à des bidonvilles où la violence se déchaine sur le rythme enlaidi des guitares électriques.

Né en 1973, Leonardo Oyola est l'un des principaux représentants de la nouvelle génération d'écrivains argentins. *Golgotha* est son troisième roman, le premier à être traduit en français. Comme l'écrit très justement Carlos Salem dans sa préface, *Golgotha* est un « western moderne ». Il s'agit d'un roman sans concession, d'une extrême violence, mettant en scène une police contrainte de livrer une guerre absurde et sans merci aux gangs qui rég-

nent sur ces quartiers misérables. le kilomètre zéro au moment où Cain tue Abel. Je crois fermement que si Abel, ce « faible », avait su ce qui allait lui arriver, il n'aurait pas hésité une seule seconde à tuer son frère le premier. Parce que c'est une question de survie, et que la violence, quand elle se déclenche, a un effet domino : elle engendre plus de violence.

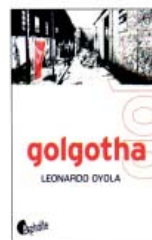
Les titres des chapitres de *Golgotha* évoquent les différentes étapes de la vie de Jésus et il y a de nombreuses allusions à la religion, ne serait-ce que par le nom de l'un des personnages principaux, Román Abel Centurión, dit Calavera, qui incarne la figure du Christ. L'action se passe pourtant dans un quartier où seul San La Muerte est vénéré. Pourquoi avoir choisi une telle construction ?

Parce que je voulais exprimer que nous pouvons tous crucifier, comme nous pouvons tous être crucifiés. En cela la religion chrétienne est un bel exemple de double morale. Calavera n'est que l'un des Christ de Golgotha, tout comme Kuryaki, avec qui Calavera se comporte littéralement comme un centurion romain, portant des clous pour ses pieds et pour ses mains. Ceux qu'on appelle les « saints populaires » dans mon pays - le gauchio Gil, San Jorge, San La Muerte - ont une relation plus distante avec l'Église, mais pas

avec les gens, qui les vénèrent en masse. San La Muerte est le Seigneur par excellence de celui qui va affronter quelqu'un ou quelque chose. C'est pourquoi il est à ce point vénéré par les délinquants les plus aguerris. L'une des prières les plus connues, qu'on répète comme un mantra, dit : « Seigneur La Muerte... Mort à mon ennemi ! » La proximité du combat et le combat proprement dit sont dans la nature même du Sésito et dans la foi de son dévot, à fleur de peau. Pauvre de lui, celui qui affronte un homme qui a la foi et qui porte un pistolet, car son adversaire est doublement armé.

Ver descriptions, entre autres, de l'accolement du pocté Malazone, de l'aveuglement raté d'Olivia, du cadavre perdu de María Magdalena, sont terriblement réalistes. Vous n'hésitez pas à peindre l'horreur, froidement, objectivement. Pourquoi cela ?

À cause du ton que j'ai choisi de donner au roman, et parce que le rôle du narrateur est celle d'un témoin. Les mots de Lagarto expriment la lassitude et la résignation. Un officier de police - comme un médecin ou un infirmier - qui travaille dans la ville où il vit finit par se trouver, dans l'exercice de ses fonctions, face à un voisin ou un être cher. Ce n'est qu'une question de temps. Aussi expérimenté soit-il, cela affectera l'objectivité de



GOLGOTHA, Leonardo Oyola, Éditions Asphalte, 244 p., 14 €

son travail. Son quotidien professionnel, parfois atroce, sort alors de sa routine apparemment inhérente lorsque la victime est une connaissance. C'est ce qui arrive à Lagarto et à Calavera : ils ont vu de nombreux cadavres, mais le jour où l'un d'entre eux se trouve être un proche, ils doivent, de l'extérieur, demeurer stoïques, alors qu'intérieurement, ils sont entrés en conflit avec leur vocation. La colère contenue éclate d'un seul coup, ce qui n'est pas sain, et cela finit tragiquement. L'âme s'obscurcit. Et lorsque l'âme est noire et que tout est noir, il y a la mort. On m'a appris que l'âme était composée de quatre éléments : le devoir, l'amour, la peur et la colère. Et quand tous ces éléments sont en harmonie, l'homme est un être heureux et supérieur. Habituellement, l'un de ces quatre éléments s'impose aux autres, tout au long de la vie ou pour des périodes longues ou courtes, mais qui, en définitive, marquent et signent un chemin. C'est ce qui arrive à Calavera avec la colère, et à Lagarto avec le devoir. Leurs âmes sont gouvernées par ces sentiments et cela fait d'eux un duo dangereux : ensemble, ils sont la furie et l'impardonnable.

Le rock'n'roll semble avoir une influence directe sur votre écriture qui est rythmée, précise et acérée. Les citations en exergue de chacune des trois parties du livre sont d'ailleurs extraites de chansons de groupes de rock. Quelle est la place de la musique dans votre vie et comment vous influence-t-elle ?

Quand je me mets à écrire, la musique m'influence énormément. Et pourtant je n'y connais absolument rien. Je ne sais pas ce qu'est une partition. Je fais des playlists sur des CD, sur mon MP3 et sur l'ordinateur¹. Je cherche à me faire contaminer par les rythmes. À voir ce que me transmettent ces morceaux. Pour moi, un chapitre doit avoir le rythme d'une chanson que j'aime, à cause de ce que me donne cette chanson. Ce que j'écris dans ma tête doit « sonner » comme ce morceau. C'est une chose que seul l'auteur peut ressentir. Je ne prétends pas que le lecteur le verra ainsi, avec une telle exactitude : c'est impossible. Et, bien que j'écoute de tout et me nourrisse de différents genres musicaux, ça se termine toujours de la même façon. Avec le « one, two, three, four » ! J'ai Creedence, Johnny Rivers et les Stones dans le sang. J'ai le même moteur quand je me mets devant l'ordinateur et quand je vais danser : donner envie. J'espère que ça se voit. ■

¹ La playlist de *Golgotha*, composée par l'auteur, sera disponible sur le site des Éditions Asphalte : <http://asphalte-editions.com/fr/>



Leonardo Oyola

« Mais il ne s'agit plus ici de policiers au service du régime, mais d'êtres humains qui puisent leur colère dans une histoire personnelle. Et malgré la neige, toujours elle, la vengeance ne sera pas un plat qui se mange froid. »

Paul Maugendre sur le site mystèrejazz

« Ecrit avec beaucoup de précision et de justesse, c'est un roman qui sent le sang, qui pue la merde, dans un monde qui n'a plus rien d'humain et où règne une seule loi : celle de la jungle.

Pierre Faverolle le site black-novel

« En filigrane, Leonardo Oyola fait le portrait d'un lieu et de ses habitants, prisonniers de ce qu'ils sont et du quartier qui les a façonnés ; d'hommes qui ne cèdent pas simplement à la violence, mais y consentent, prêts à mourir ou à donner la mort, par devoir, bêtise ou nécessité. Pile, face, on verra bien de quel côté la pièce retombe. »

Yann Le Tumelin sur le site moisson noire

LES AVIS DES LIBRAIRES...

Coup de cœur de la librairie Les Buveurs d'encre (Paris, 19e)

« Golgotha vaut essentiellement par sa capacité à nous plonger de manière très crédible dans un univers violent et glauque, à cent lieues de ce que le mot 'Argentine' évoque d'ordinaire pour nous. »

Coup de cœur du Virgin Champs-Élysées
